

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## CANADA-REVUE

SUITE DU CANADA ARTISTIQUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. II

AVRIL, 1891

No. 4

## DES EXEMPTIONS DE TAXES

**D**EPUIS que nous avons commencé à nous occuper de la question des exemptions de taxes, il nous a été fait plusieurs observations, il nous a été adressé de nombreuses critiques, on a lancé contre nous de graves accusations, on nous a même fait comprendre que nous ferions mieux de cesser ce travail.

D'autres, au contraire, — et en bien grand nombre, croyez-le, — nous ont donné de sérieuses marques d'approbation, nous ont fait de grands éloges, et nous ont fortement encouragé à continuer dans cette voie. A ceux-ci, nos plus sincères remerciements. Aux autres, une explication bien franche et bien carrée, afin de faire comprendre les motifs qui nous guident et les sentiments qui nous animent. Nous avons à cœur de nous disculper et de dissiper les préventions, si peu justifiées, que ces articles ont fait naître, chez certaines personnes, contre le CANADA-REVUE.

En expliquant pourquoi, selon nous, certaines communautés religieuses ne devraient pas jouir des exemptions de taxes, nous ne voulons nullement saper les bases de la société, ainsi qu'on nous en a accusé. Nous ne voulons pas non plus, en traitant cette question, diminuer en rien le respect et l'affection que notre population porte à ces communautés religieuses, ni faire quoique ce soit qui aille contre leurs intérêts.

Nous savons trop les services qu'elles ont rendus et qu'elles rendent tous les jours; nous apprécions trop le bien qu'elles font, leur esprit de charité, leur dévouement sans cesse en éveil, pour avoir eu un instant les pensées qu'on nous prête.

Nous ne sommes par leur adversaire; bien au contraire, nous sommes leur sincère admirateur.

C'est parceque nous les admirons, c'est parceque nous reconnaissons tous les bienfaits qu'elles procurent à notre population, c'est enfin dans leur intérêt, et dans leur inté-

rêt bien entendu, que nous nous élevons contre le privilège dont elles jouissent.

Nous ne voudrions pas, en un mot, qu'une misérable question d'argent pût leur faire perdre la moindre parcelle de l'estime et de la vénération dont elles sont entourées, ni diminuer cette auréole si pure et si radieuse qui resplendit sur leur front.

Il est certain que les communautés religieuses qui font du commerce causent des dommages, et des dommages considérables, à une foule d'industriels, en leur faisant une concurrence tous les jours plus développée.

Ces industriels, lésés dans leurs intérêts légitimes, voyant leur travail diminuer sensiblement, éprouvant en conséquence des pertes qui ne peuvent qu'augmenter, sont forcément et malgré eux portés à s'en prendre à ceux qui leur font cette concurrence, cause de leurs maux, et à sentir diminuer les sentiments d'affection et de vénération dont leurs cœurs étaient, jusqu'alors, remplis. On a beau leur dire, essayer de leur prouver que, si les communautés commerçantes leur font une désastreuse concurrence, c'est uniquement dans un but de charité, ils n'en ressentent pas moins les malheureux effets, et ils n'en souffrent pas moins. Aussi ne peuvent-ils comprendre que ceux qui font des bénéfices dans un commerce semblable au leur ne soient pas assujettis aux mêmes charges. Ils n'admettent pas qu'ils soient exempts des taxes mobilières, des taxes d'affaires, des taxes d'eau, et même que, lorsqu'ils importent certains objets nécessaires à leurs industries, ils payent des droits de douane moins élevés que ceux qu'ils payent eux-mêmes.

Ils crient alors à l'injustice, au privilège. Et qui pourrait leur donner tort quand ils prouvent les dommages qu'ils subissent et quand ils demandent simplement que tous soient placés sous le régime du droit commun, et que l'égalité devant les taxes soit, enfin, une vérité?

Ces plaintes des industriels sont légitimes et méritent qu'on les prenne en sérieuse considération.

Quand ce sont les simples ouvriers qui se plaignent, quand

ce sont eux qui énumèrent les souffrances qui résultent pour eux de la concurrence faite par les communautés religieuses commerçantes, combien la question devient plus sérieuse et plus effrayante. Car les souffrances endurées par les ouvriers ont des conséquences bien plus pénibles que celles dont peuvent se plaindre les patrons.

Pour les femmes, par exemple, la confection des objets de lingerie était une précieuse ressource. Tout en restant dans sa maison, tout en surveillant et en donnant ses soins à sa jeune famille, une femme pouvait se faire un assez joli salaire en travaillant à des chemises, à des jupons, à des camisoles, etc., etc. Aujourd'hui, ce travail lui manque presque complètement; les communautés de sœurs se livrant à peu près toutes à la confection de ces objets de lingerie. Voilà donc une occupation lucrative pour les ouvrières qui leur est enlevée, par suite de la concurrence des communautés. Pour trouver du travail les voilà forcées de se rendre dans des manufactures, d'abandonner leur maison, de délaisser leur enfants. Forcément ces femmes feront remonter jusqu'aux communautés la responsabilité des souffrances qu'elles vont endurer, et perdront, elles aussi, quelque chose de l'affection et de la vénération qu'elles avaient pour elles.

C'est là, croyons-nous, un résultat fâcheux, très fâcheux, et qui tend à faire aux communautés religieuses un tort sérieux.

Rien n'est plus antipathique, rien que peut causer plus de mal que l'injustice et les privilèges.

Qu'on y réfléchisse sérieusement, et on verra si, à tous les points de vue, il ne serait pas meilleur pour les communautés religieuses commerçantes d'être taxées comme tout le monde, que de conserver des privilèges qui soulèvent tant de plaintes et de récriminations.

D'ailleurs, nous les connaissons assez pour être certain que lors même qu'elles payeraient les taxes, elles sauraient faire autant de bien, répandre autant de charités, soigner autant de nécessiteux qu'elles le font aujourd'hui.

M. Emile Demers, libraire-papetier, vient de former une société commerciale avec M. Emile Trudel. Ces deux jeunes gens sont très avantageusement connus du public Montréalais, et ils auront l'encouragement de tous ceux qui désirent se procurer de la papeterie de luxe ou de belles éditions de livres. Leur connaissance de la librairie, et l'esprit d'initiative qu'ils déploient sont une garantie sérieuse de succès. Pour avoir la preuve de cet avancé, faites une visite au No. 1611 rue Notre Dame, coin de la rue St. Gabriel, et vous n'en sortirez pas sans avoir acheté, soit un livre de prières richement relié, soit une de ces belles éditions de livres qui tentent les bibliophiles. Nous leur souhaitons le plus grand succès possible.

Dieu par une merveilleuse providence, n'a pas donné à chaque contrée toute les commodités nécessaires à la vie humaine, afin de les lier par le commerce, qui porte à l'une ce que les autres ont en surabondance.

SAINT AUGUSTIN.

## L'ECONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

### I

Dans un pays où l'on a le bonheur d'avoir un gouvernement représentatif, chaque citoyen est bien plus encore dans l'obligation de s'instruire de l'économie politique, puisque là tout homme est appelé à délibérer sur les affaires de l'Etat.

J.-B. SAY.

Je n'examinerai point aujourd'hui si la possession d'un gouvernement représentatif constitue pour un peuple un bonheur quelconque, ainsi qu'il est dit dans l'épigramme ci-haut en vedette. Ce n'est pas pour approfondir la question même du gouvernement que je l'ai choisie, mais plutôt pour m'autoriser de l'opinion de l'illustre penseur à qui je l'emprunte, dans l'essai de propagande que je veux tenter en faveur de la science économique et sociale dont la portée et les principes semblent systématiquement ignorés et méprisés dans le Canada français. Au surplus, cette question du gouvernement — représentatif ou non représentatif — se trouve subsidiairement impliquée dans l'économie politique, et, si les lecteurs du CANADA-REVUE ont la patience de suivre mes efforts ultérieurs, peut-être aurons-nous l'occasion de rechercher si la conception de la société gouvernementalisée, telle qu'on se l'est faite jusqu'à ce jour, répond bien aux aspirations réelles de l'humanité. Tablons pour le moment sur ceci: dans un pays soumis au régime représentatif, chaque citoyen est, plus que dans tout autre, dans l'obligation de s'instruire de l'économie politique, vu que chacun y est appelé à délibérer sur les affaires de l'Etat. En fait, dans notre pays, chaque citoyen, à quelque profession qu'il appartienne, délibère positivement sur les affaires publiques.

On s'excuse généralement de l'indifférence qu'on affecte à l'égard de l'économie en prétendant qu'elle n'est pas une science, que la gouverne des sociétés se fonde sur des données empiriques et ne comporte point l'application de principes absolus. Ceci ne semble-t-il pas vraiment étrange, et se peut-il qu'on se fasse de l'organisation sociale une idée aussi erronée? Que l'économie politique soit une science, je ne sais réellement pas comment on peut le nier. Elle est, à la vérité, de date relativement récente, mais pas plus récente que la physique et la chimie. Dès 1793, elle était comprise dans l'organisation de l'Institut de France, et faisait, comme science distincte, partie de la deuxième classe: celle des sciences morales et politiques. Napoléon lui-même, malgré son mépris affecté des *idéologues*, faisait de l'économie politique la troisième classe de l'Institut d'Egypte fondé après la prise du Caire. Voilà donc près de cent ans que cette science est officiellement reconnue.

Quant à dire qu'elle ne repose pas sur des principes absolus, c'est une proposition contre laquelle je m'insurge. A l'heure actuelle surtout, où la question de la répartition équitable des biens de la terre fait l'objet des préoccupations de tous les esprits supérieurs et celles, plus vives encore, des masses laborieuses qui ont été spoliées, l'économie politique d'où, selon mon humble sentiment, sortira

inévitablement la doctrine, quelle qu'elle soit, qui émancipera et régénérera l'humanité, est féconde en sujets de méditation sérieuse. Plus que le Droit, elle est la science *in situ* et *in vivo*. Elle repose sur des principes ignorés des fondateurs de ce fameux droit romain, imaginé par des propriétaires d'esclaves pour consacrer l'oppression universelle, et servant de source à toute la législation des peuples modernes qui sanctionne l'inégalité des conditions, l'exploitation barbare de l'homme par l'homme contre laquelle proteste si énergiquement la conscience publique.

A ceux qui nient que l'économie politique repose sur de vrais principes, je réponds qu'elle comporte : Un principe de mathématique : *deux et deux font quatre* ; un principe de politique : *la liberté* ; un principe de morale : *l'égalité fraternelle des hommes*. Et je ne démords point d'une opinion que j'ai eu l'occasion d'exposer naguère : la synthèse de ces principes, c'est la justice, qui est la fin que poursuit l'humanité. La science économique ne date, à proprement parler, que du siècle dernier. Vauban en a été l'inconscient révélateur. Et, qu'il me soit permis de le dire ici, ce qui m'a le plus profondément ému lorsque j'ai visité le tombeau de Napoléon aux Invalides, c'est la statue de Vauban portant ouverte sur ses genoux la *Dime Royale*, cette œuvre immortelle où l'illustre ingénieur militaire essaie, inutilement hélas ! d'enseigner au despote l'art d'épargner ses sujets malheureux qu'écrasaient les corvées, les tailles et les impôts dont s'entretenait son ignoble faste.

Après Vauban, Quesnay est venu donner une formule à la "science nouvelle" ; Turgot a tenté de l'appliquer pour sauver la France de la révolution imminente, mais il en a été empêché par la déplorable inertie de l'infortuné Louis XVI. Adam Smith l'a réduite en un corps de doctrine scientifique. Depuis ce grand philosophe elle a occupé l'esprit des plus profonds penseurs dont s'honorent la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Russie et les États-Unis. Elle a centuplé la force de tous les grands remueurs d'idées que notre siècle a vu surgir, — même de ceux qui se sont levés pour la combattre. Elle est le développement pratique de tout ce que contiennent de pur la doctrine évangélique et celles, philosophiques et religieuses, qui l'ont précédée et suivie. Elle a plus fait en un siècle pour mettre le monde dans la voie de l'amélioration sociale que tous les entretiens de Socrate, les écrits de Platon, les œuvres de Pythagore, les dires de Marc-Aurèle et les utopies de Thomas Morus et de Fénelon, qui tous cependant s'y rattachent par quelque point.

Cette science comprend l'étude des phénomènes sociaux, tels qu'ils se déroulent sous nos yeux. L'achat, la vente, le crédit, le travail, le capital, la production, la répartition, la consommation, l'appropriation, la richesse, le paupérisme, l'offre, la demande, l'équilibre, tout se tient, tout se meut d'après les lois inflexibles qu'elle a révélées. Elle a pour objet la pondération des richesses, de façon à arriver, par la découverte et l'application des vrais principes sur lesquels elle repose, à faire disparaître la pauvreté et la misère, à créer l'aisance et la prospérité, sans lesquelles nul développement intellectuel, nulle amélioration morale n'est possible pour l'humanité. Et sans développement intel-

lectuel, sans amélioration morale, le contentement et le bonheur, qui sont la fin de l'homme, lui deviennent inaccessibles. Comme les autres sciences, elle a ses progrès, et effectue son évolution. Elle ne peut pas plus revenir aux croyances d'autrefois que l'astronomie ne peut rétrograder au temps des Chaldéens et de Ptolémée. Elle ne vise pas à la perfection de l'homme, mais elle proclame sa perfectibilité et lui révèle les lois de la félicité commune. Voilà, telle que je l'ai comprise jusqu'à présent, la science à laquelle jettent leur mépris ceux qui se font gloire de l'ignorer, et qui nous parlent constamment de la *pratique* comme étant supérieure à la *théorie*.

Qu'est-ce donc que la théorie, si ce n'est la pratique elle-même réduite en corps de doctrine ? Selon Bastiat, la théorie n'est que l'expérience méthodiquement exposée. La théorie et la pratique sont au fond une unique et même chose. La pratique comprise et suivie en dehors de la théorie n'est qu'un composé d'expédients, dont l'immoralité est généralement la base et dont l'ignorance est, en tout état de cause, le caractère le plus accusé. Pour être pratique de cette façon, dit monsieur Alber Jhouney, il faut toujours faire un peu de mal, un peu mentir, un peu mettre le pied sur autrui.

Quelquefois on affecte de croire que les économistes ont inventé les lois d'après lesquelles il veulent contraindre le monde à se gouverner, pendant qu'au contraire ils n'ont fait que constater l'existence de celles d'après lesquelles il a toujours été conduit. Ce n'est pas seulement depuis Newton que les pommes qui se détachent des arbres tombent sur le sol. Newton n'a pas établi la loi de la gravitation. Il l'a seulement trouvée, et, avant comme après cette prodigieuse découverte, les corps tendaient vers le centre de la terre. Copernic et Galilée n'ont pas promulgué la loi en vertu de laquelle la terre tourne autour du soleil ; ils ont vu que cette loi régissait le système planétaire, et ils l'ont signalée à leurs contemporains sans commander au globe de faire son évolution et sa révolution. Ainsi font les économistes. Ils signalent les lois et prédisent les maux qui en suivent l'infraction. Enfin, la théorie économique n'est pas autre chose que la pratique de chaque individu érigée en loi pour la société. Il vous est impossible, disait Léonce de Lavergne, d'échapper, dans quelque position que vous soyez, aux questions économiques. Le défaut capital de ces prétendus esprits pratiques, c'est de n'envisager jamais qu'un seul côté des choses. La théorie veut que l'on raisonne d'après l'ensemble des faits et non pas seulement d'après un fait isolé. C'est la pratique, c'est l'expérience même de tous les individus qui est la base de la théorie économique. Dire qu'il n'y a pas de principe absolu, n'est-ce pas faire de cette négation une affirmation catégorique ? n'est-ce pas poser un principe absolu ? La vraie théorie est si peu dissemblable à la pratique, qu'elle n'est autre chose que la pratique connue, comprise, constatée et expliquée. Chaque homme agissant avec justice pour son compte particulier, dans son propre intérêt individuel, fait de la théorie parfaite.

Je tiens avec Proudhon, — qui n'était pas un adepte de l'économie politique proprement dite. loin de là, — que l'économie politique, antérieure aux autres sciences, peut être

appelée science-mère, et je me demande avec lui si elle ne nous donnera pas enfin ce que cherchent depuis si longtemps les philosophes, la philosophie première. Mais je m'aperçois que j'empiète sur le terrain de mes collaborateurs de la REVUE, et que j'abuse aussi peut-être de la patiente attention de ses abonnés. Je coupe donc ici mon travail pour le reprendre à un numéro ultérieur.

ERNEST TREMBLAY.

#### BIOGRAPHIES

### BLAIN DE SAINT-AUBIN

CANADA-REVUE me demande la biographie de Blain, parce que, durant de longues années, nous avons vécu côte-à-côte. C'est triste d'avoir à parler de ceux qui sont partis et que l'on avait connus autrefois, il y a longtemps, longtemps, longtemps — néanmoins, je suis à vos ordres, interrogez-moi.

— D'où venait-il ?

— Je pourrais répondre : de Rennes en Bretagne, mais il est beaucoup mieux de fournir des détails, vu que, tous les jours encore, en voyant ses compositions, les gens se disent :

— Après tout, qui était-il ?

Ses papiers de famille, la correspondance de sa mère, ses sœurs, ses frères, tout ce que j'ai lu de pièces officielles le concernant, me permettent de dire avec certitude que la famille Blain de Saint-Aubin est de Rennes, et favorablement estimée, depuis au moins deux siècles. Sa généalogie figure à l'Armorial des d'Hozier, publié dans le siècle dernier.

Félix Blain de Saint-Aubin, né en 1794, entra dans l'armée, et devint capitaine de cavalerie.

Son frère Charles, né en 1801, hérita des propriétés de la famille dans la commune de Lassy, où il demeura le plus souvent, tout en ayant une résidence à Rennes, rue de Paris, 11.

Louis-Emmanuel Delamarre, né en 1775, servit dans les armées de la république et de l'empire, reçut la médaille de Sainte-Hélène, devint docteur en droit, officier de l'Instruction publique, officier de la légion d'honneur et conseiller à la cour impériale de Rennes. Sa fille, Emmanuelle-Sophie-Jeanne Delamarre, née en 1811, épousa Charles Blain de Saint-Aubin ci-dessus.

Toutes ces personnes vivaient à Rennes, lorsque le 29 juin 1833, à midi, dans la maison No. 11, rue de Paris, vint au monde Emmanuel-Marie, fils de Charles Blain de Saint-Aubin et de E.-S.-Jeanne Delamarre, déjà nommée.

Ce garçon perdit son père le 20 décembre 1844, alors qu'il commençait ses études. Son diplôme de bachelier *ès lettres*, daté de Rennes, le 26 juillet 1851, est signé par le ministre de l'Instruction publique. Peu après on l'envoya à Paris suivre les cours de sciences et des arts.

Il m'a souvent témoigné le regret de n'avoir pas mis plus d'application aux études industrielles et scientifiques, mais ce traducteur incomparable nous prouvait tous les jours qu'il avait appris immensément de choses que nous

ne connaissons pas ici. Je comprends ce qu'il voulait dire : il se reprochait d'avoir trop cultivé le chant et la musique.

Vers 1857, âgé de vingt-quatre ans, il désira apprendre l'anglais, et se mit en route pour l'Angleterre. Où pensez-vous qu'il toucha barre ? Aux îles Saint-Pierre et Miquelon ! Un bateau pêcheur de Nantes l'amena au pays de la morue et de la bouête. On lui avait dit qu'il ne lui en coûterait rien, ni sur mer ni sur terre, et qu'il y avait dans ces parages tout plein d'anglais, dont la langue mélodieuse lui entrait par les oreilles et lui sortirait bientôt par le gosier. En effet, il donna des leçons de musique, des leçons de grammaire française dès son arrivée, et guetta les conversations de quelques anglais qu'il put rencontrer, puis ayant su qu'il y avait à l'île du Prince-Édouard des familles anglaises qui demandaient ses services, il s'y rendit, et s'en trouva bien. En 1858 ou 1859, lorsqu'il arriva à Québec, il possédait sur le bout du pouce, l'anglais, l'art du chant, l'enseignement du piano et le talent d'expliquer la grammaire aux enfants ; de plus, écrivant correctement dans les deux langues et composant des vers français qui se chantaient facilement. Mais de plus encore, bel homme et homme de salon.

Vous dirai-je qu'il eut du succès ? Québec est friand de bons morceaux. En quelques semaines, Blain fut très répandu dans le monde, et lorsque lord Monck chercha un professeur de français pour ses enfants, on le lui désigna. Alors, il fut de toutes les fêtes à Spencer Wood. Musique instrumentale, chant, théâtre, récitation, tout lui allait. Des protecteurs le firent entrer (1862) au bureau de traduction de l'Assemblée législative ; il se maria en 1864, bref il ne songeait plus à aller apprendre l'anglais en Angleterre.

L'automne de 1865, le gouvernement commença à partir pour Ottawa. Plusieurs québécoises soupirèrent en voyant leurs amoureux s'en aller si loin ; elles sont aujourd'hui l'ornement de la société d'Ottawa, preuve que leur souvenir n'a jamais été oublié par qui de droit. Le 1er janvier 1866, Blain de Saint-Aubin imprima dans *Le Canadien*, les couplets suivants, sur l'air : *C'est dans Paris y a-t-une brune* :

C'est dans Québec y a-t-une blonde } *bis*  
 Qui pleure la nuit et le jour ;  
 Et sa douleur est bien profonde :  
 Son doux, son cher amour  
 S'en est allé courir le monde  
 Et sans retour !

— De grâce, dites-nous, ma chère, } *bis*  
 Où donc est allé votre amant ?  
 Est-il parti pour la frontière,  
 Soldat, soldat vaillant,  
 Aux Bostonais faire la guerre,  
 Le sabre au vent ?

— Mon cher amant n'est point en guerre, } *bis*  
 Il n'est point chez les Bostonais :  
 Il a dû, malgré ma prière,  
 Partir pour l'Ontario  
 Où le gouvernement fait faire  
 Un beau palais.

Dans ce palais, avec sa plume,  
Il gratte, gratte du papier : } *bis*  
Il travaille que tout en fume,  
C'est son, c'est son métier ;  
Moi, de chagrin je me consume  
Sans l'oublier !

Mais il m'a fait une promesse : }  
Il doit venir au Jour de l'An } *bis*  
Me consoler de ma tristesse,  
Il tiendra son serment.  
Je vais le voir, douce allégresse !  
Mon cœur l'attend.

— Je suis revenu, chère amie,  
Pour vous présenter mes souhaits. } *bis*  
Avec moi vous serez unie  
Pour toujours désormais.  
Vous serez ma femme chérie  
A l'Outouais.

L'histoire de ces cœurs fidèles }  
Et réunis le Jour de l'An, } *bis*  
Offre aujourd'hui deux bons modèles  
A tout jeune galant :  
On ne verra plus d'infidèles  
Ce Jour de l'An !

Vous avez là Blain chansonnier ; cette pièce le peint sous ce rapport, quoiqu'il ait fait mieux parfois, et quelquefois pire.

Mais ce n'était pas tout que de voir les rimes avec les yeux, il fallait l'entendre, lui ! Vous connaissez l'expression "charme"—il avait de cela à revendre. Et pas une voix riche ! Ténor léger, comme tout son être. Il menait cet organe à travers les précipices avec une sûreté que les plus ignorants admiraient et que les musiciens étudiaient avidement. J'ai souvent entendu des personnes s'écrier après l'audition de quelques couplets chantés par Blain :

— Ah ! sapristi, qu'il sait chanter !

Eh bien ! il ne chantait presque pas : il disait. Une chanson, sur ses lèvres, devenait un certain récit ; cela se laissait raconter — et pourtant, si je m'en rappelle, il chantait — oui, mais il débitait les paroles et chantait la musique — je crois que j'y suis. Non ! pas encore ; il jouait de tout son corps, sans toutefois faire de gestes ; enfin, voyons, comment arrangeait-il donc ces trois choses : la musique, les paroles et sa propre personne ? Il faut croire que c'était un secret, car nous ne pouvons pas l'expliquer. Fallait qu'il eût été pris bien jeune et qu'il eût beaucoup étudié pour obtenir de pareils résultats. Nous l'avons tous imité — de loin, par exemple — mais cela nous a fait faire des progrès. Partout où il a passé, on a désiré le copier. C'est notre seule ressource à nous, qui ne pouvons aller à Paris.

D'une taille moyenne, vigoureuse et souple ; de formes bien artistiquement moulées ; une figure d'artiste inspirée et calme, c'était un beau garçon — et il doublait, triplait ces avantages par des manières ! Il avait été élevé chez des gens qui se connaissaient à former un homme ! En cela encore, il nous a servi de modèle. Que de fois, avant que d'approcher du piano pour dire ses couplets, je l'ai vu causant dans les coins, hors du cercle en quelque sorte, afin de ne pas attirer sur lui l'attention que pouvaient, à juste

droit, réclamer d'autres personnes. Lorsqu'il chantait, l'auditoire le voyait sur le trépied sacré ; c'était son moment particulier. Puis, il s'effaçait de nouveau, laissant le champ libre à tout autre. Cette courtoisie, cette urbanité, ce dégagement des prétentions ordinaires, le faisaient considérer et apprécier des esprits délicats. Partout, à n'importe quel instant, si vous lui demandiez de "s'exécuter," il se levait avec un gentil salut, un sourire malin à demi, et sortait son jeu. Tout son être respirait la bonté ; il n'eût pas tué un chien mourant ; et je crois qu'il n'a jamais fait perdre un sou à personne, ce qui n'empêche pas qu'il était panier percé comme vous et moi, soit dit en passant.

Le jour de mes noces, la messe étant finie, les signatures apposées au registre dans la sacristie, le cortège passa par le chœur pour traverser l'église, laquelle était quasi pleine de monde. Blain monte à l'orgue et attaque le chant du *Violonoux* :

Topez-là ! la chose est faite  
Ça me va, oui, ça me va !  
Nous ferons noce complète  
Tout le village en sera !

Figurez-vous si la foule prit part à l'élan !

Quand on lui dit que c'était presque oublier l'église, il répondit avec des airs de comédien :

— Ça m'est venu naturellement.

L'art de causer dans un excellent langage et de dire toujours du nouveau est un don de naissance pour commencer, ensuite l'éducation et l'étude peuvent le rendre parfait. Blain causait comme les livres de Jules Verne — son cousin d'ailleurs ; comme le conseiller Delamarre, son grand-père ; comme sa sœur Emma, que plusieurs Canadiens ont admiré à Rennes. Trop poli pour tenir le dé de la conversation, il se contentait d'attiser celle-ci à propos, et cela avec l'adresse d'un prestidigitateur. On ne voyait pas la ficelle, pourtant elle y était. Un homme du monde digne de ce nom a bien des tours dans son sac, aussi Blain ne s'en tenait pas toujours au couplet chantant, son arme favorite, il glissait sur le terrain de la causerie et y vous entraînait insensiblement.

Son auteur de prédilection dans la chansonnette, c'était Gustave Nadaud. J'ai eu la preuve que ce dernier le connaissait, par une lettre qu'il lui écrivit en 1870 à mon sujet, s'il vous plaît. Nadaud disait que mes strophes étaient "vieillottes mais soutenant la lecture." Mon succès n'a jamais été plus loin.

Blain chantait du Nadaud avec un tact exquis :

En vain sur ma couche brûlante,  
J'attends un sommeil qui me fuit ;  
La nuit est sombre et l'heure lente ;  
La cloche tinte et dit : minuit.

Un compère, de la maison, tenait la clef du gaz, et, la fermant avec une lenteur calculée, nous amenait au crépuscule qui était dans le ton de la musique originale et dans la voix du chanteur — une fantasmagorie délicate ; une torpeur ; un apaisement des sens ; une tiédeur orientale.

Pour terminer la soirée, le *Sire de Framboisy*, ou quelque chose en ce genre, enlevé, roulant, riant et tourbillonnant.

Une syllabe, dans sa bouche, comptait, parce qu'il metait tout à sa place et tirait parti des plus petits moyens. Coquelin fait de même quand il parle sur le théâtre. Oh ! les bonnes veillées que nous avons passées ainsi !

Blain me demandait un jour qu'est-ce que je pouvais bien faire dans le chœur de Saint-Joseph. Je lui répondis : " Les fausses notes." Il ne parut pas en douter, et me félicita... sur la justesse du mot.

Car il avait de l'esprit et le dépensait à l'heure voulue. Il faisait même des discours de table très réussis, talent que tout le monde ne possède pas, car il faut qu'ils soient courts, remplis d'actualité, d'une belle langue, et fins. Ses conférences, sans être remarquables, sont habilement tournées. L'artiste chez lui sauvait l'écrivain.

Dans ses traductions, il était, non seulement artiste par la manière de dire, mais savant.

Le grand ressort de cet homme, — qu'on l'appelle ambition ou orgueil, — était cassé, ce qui fait qu'il ne s'éleva pas aussi haut que sa nature l'indiquait. Il se contenta de briller, de vivre un temps, et de disparaître.

S'il avait eu ses beaux jours à Québec, il sut les retrouver à Ottawa, où nos meilleurs cercles le recherchaient, sans compter l'Institut et les *conversazioni* de sir George Cartier et de sir Adolphe Caron. Il organisait la musique, composait des couplets de circonstance et même des airs, comme le *Pont des Sapeurs* et le *Chemin des Amoureux*. Sa tenue si correcte, bien portée, attirait toujours l'attention des nombreux étrangers qui fréquentent la haute société d'Ottawa. Après le duo de *Ne touchez pas à la Reine*, chanté par madame Blain et son mari, j'ai entendu un dilettanti de quelque ville d'Ontario demander si ces artistes français faisaient partie d'une troupe de passage, et quand on lui eut dit ce qui en était, il s'écria :

— Je vous en ferais de la traduction à \$4 par jour, si j'avais un sifflet comme le leur !

Ces souvenirs forment un chapelet qui peut vous paraître long, et puisque j'écris non pas pour moi, mais pour les lecteurs, nous aurons bientôt fini.

Un homme de bureau doit mourir entre l'âge de cinquante et cinquante-cinq ans, s'il ne prend pas un soin raisonnable de sa santé. Nous voyons cela tous les jours. Notre pauvre Blain périssait dès avant cette époque de la vie, et le matin du 9 juillet 1883, comme il était occupé à allumer le poêle pour préparer le déjeuner, il tomba mort.

La famille Blain de Saint-Aubin n'est plus représentée à Rennes que par une sœur de notre Emmanuel. Un frère, Charles, prêtre de la Société de l'Immaculée-Conception de Rennes, était, en 1863, déjà renommé par son talent de prédicateur ; la *Semaine Religieuse* du 7 janvier 1869 lui consacre un long article élogieux, qui renferme ce passage : " L'on ne saurait dépeindre, en une froide analyse, la méthode saisissante de cet orateur, soit qu'il expose en un langage brillant, souvent imagé, rehaussé d'une grande beauté de gestes, d'un organe flexible et vibrant, que la religion est une fleur qui ne se fane point..." On l'appelait alors le " Père de Saint-Aubin ; " plus tard, il entra à la Trappe et fut le " R. P. don Urbain ; " il mourut étant prieur de cette célèbre communauté. Le *Moniteur-Uni-*

*versel* disait le lendemain de sa mort : " Il appartenait à l'une des meilleures familles de Bretagne, et n'avait que des admirateurs et des amis."

Un autre frère, Alphonse, d'abord zouave pontifical, s'est ensuite marié, et demeure en Algérie.

Sont décédés à Rennes : madame Blain de Saint-Aubin, dont les lettres témoignent d'une intelligence d'élite ; sa fille Emma, poète, compositeur, organiste de la cathédrale de Rennes ; M. Delamarre, le conseiller, auteur de bons ouvrages sur le Droit, etc.

Revenons en Canada.

Marié, l'automne de 1864, avec Euphémie, fille de notre vieil ami, J. P. Rhéaume, avocat de Québec, ancien député, M. Blain laissa, en mourant, sa veuve et deux enfants, savoir : Joseph, aujourd'hui âgé de quinze ans, et qui promet ; Marie, qui chante à ravir, et qui vient d'épouser M. M. Mathé, un chanteur très aimé ici.

Madame Blain travaille toujours, négligeant un peu son piano, elle qui est musicienne jusqu'au bout des ongles. Il n'y a personne à Ottawa qui, la voyant passer dans la rue, ne se rappelle les soirées où elle brillait au premier rang parmi nos amateurs.

BENJAMIN SULTE.

## CHOSSES LUES

Le commerce détruit des préjugés destructeurs.

MONTESQUIEU.

Peu d'hommes pensent, mais tout homme veut avoir une opinion.

BERKELEY.

L'échange est évidemment social : il implique deux gains, puisque chacune des parties contractantes estime plus ce qu'elle reçoit que ce qu'elle donne.

CONDILLAC.

Recommander au peuple l'économie est bien ; mais lui rendre possible l'économie est mieux. Est-ce donc en enchérissant artificiellement le prix des denrées qu'on contribuera à ce résultat ?

ALCIDE AMELIN.

Malheureusement pour la diffusion de l'économie politique, cette science jette une vive lumière sur les droits de chacun et cette lumière ne peut être agréable à ceux, en trop grand nombre, qui vivent du bien d'autrui.

COURCELLE-SENEUIL.

L'illustre et noble Vauban avait écrit au roi Louis XIV : " Je me sens obligé d'honneur et de conscience de représenter à Votre Majesté que de tout temps on n'a pas eu assez d'égard en France pour le menu peuple." Et il proposait de supprimer la taille et la capitation, et de créer un impôt sur les revenus qui en vaudrait le vingtième. Il fut disgracié. Peu de temps après, le roi, conseillé par Desmarests, créait un impôt dit du dixième sur les revenus de toute espèce, fonciers, mobiliers, industriels et professionnels, et n'abolissait ni capitation ni taille.

PAUL BOITEAU.

## CANADA-REVUE

REVUE MENSUELLE

dévouée à la politique, à la littérature, aux beaux-arts,  
et à l'éducation.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

312 RUE CRAIG, MONTREAL,

Téléphone Bell 6826.

BOITE 324 B. P.

A. FILIATREULT,

EDITEUR.

## ARGENT A PRETER a 5, 5½ et 6 pour cent.

A. FILIATREULT.

312 RUE CRAIG, MONTREAL.

Les abonnés du CANADA-REVUE qui changent de domicile au mois de mai sont priés de nous en donner avis, en indiquant en même temps leur résidence actuelle, s'ils ne veulent pas souffrir de retard dans l'envoi du journal. Ceux qui passent la saison d'été à la campagne sont aussi priés de nous en avertir, et le journal sera envoyé à leur adresse.

On dit que Messieurs les échevins ont manifesté l'intention d'affecter un certain montant pour payer la musique dans les parcs publics. C'est étonnant comme les idées progressives se développent chez les membres du comité des finances. Nous n'aurions jamais cru qu'on put aller aussi loin. L'an dernier, à cette époque, le CANADA ARTISTIQUE demandait précisément ce que l'on offre aujourd'hui. Les journaux quotidiens n'en ont pas soufflé mot. Depuis cette date nos journalistes ont relu ce que nous avons publié dans le temps, et ils se sont aperçu que les autres villes du Canada et dans tous les États-Unis, il était de mode de subventionner les musiques, et ils se sont décidés à mentionner le fait. Enfin, mieux vaut tard que jamais. Nous pouvons espérer que nous aurons aussi une bibliothèque publique et gratuite d'ici à quelques lustres.

La maison John Lovell & Fils vient de faire paraître le recensement de la ville de Montréal. C'est une magnifique brochure de 150 pages, petit-texte, imprimée sur papier de luxe, avec des détails complets sur la ville de Montréal. La brochure est ornée des portraits de Jacques Cartier, de Maisonneuve, Champlain, Jacques Viger, Jacques Grenier, l'Hon. Peter Mitchell, l'Hon. James McShane, M. Charles Glackmeyer et M. Robb, aussi de gravure représentant divers édifices de la cité. Le recensement de Montréal a été fait avec beaucoup de soin, et la meilleure preuve qu'il a été bien fait est la concordance des chiffres avec ceux des évaluateurs de la cité. Cette brochure devrait être répandue à l'étranger, afin de démontrer l'importance de la ville de Montréal. Nous offrons à M. John Lovell, qui, malgré son grand âge, a surveillé lui-même l'ouvrage du recensement, nos plus sincères compliments.

## SARAH BERNHARDT

**N**OUS arrivons bien tard pour parler de cette mémorable semaine pendant laquelle Sarah Bernhardt a tenu tout Montréal dans l'admiration.

Nos confrères français et anglais ont prodigué à la grande artiste les éloges les plus mérités. Tous, ils ont vanté sur un mode plus ou moins lyrique — question de tempérament — la voix d'or, le charme inexprimable, la grâce si féminine, le naturel exquis de son jeu, rendant avec une égale perfection la coquetterie, la tendresse, la passion, la haine.

Tous les éloges lui ont été décernés, toutes les formules d'admiration ont été employées en son honneur, rien de ce qui constitue son immense talent n'a été oublié, si ce n'est le tour de force qu'elle a accompli en faisant accepter parmi nous et même applaudir une pièce comme la *Tosca*.

Au point de vue de l'art dramatique, la *Tosca* est une pièce très mal faite, fourmillant de vieux trucs, sans intrigue, sans peinture de caractères, dont les situations violentes et heurtées se dénouent par le même moyen : la mort du personnage qui peut gêner.

De plus — il nous paraît étonnant que le CANADA-REVUE soit le seul à l'avoir relevé — cette œuvre blesse les convenances les plus élémentaires et froisse les sentiments religieux. Pourquoi, en effet, placer dans une église, et non dans un atelier quelconque, les seules scènes d'amour qui soient dans la pièce? Pourquoi, entre deux baisers donnés à son amant, la *Tosca* va-t-elle s'agenouiller et prier devant la Madone? Pourquoi, enfin, tout en caressant les cheveux de son peintre, fait-elle des plaisanteries peu spirituelles d'ailleurs, sur les propos qu'elle échange avec son confesseur?

Qu'il faut que le talent de Sarah soit grand pour avoir fait passer de pareilles inconvenances!

Et arrivé au quatrième acte, dans cette scène où le préfet de police propose à la *Tosca* un marché odieux, en quels termes cela est-il présenté; ce n'est plus du cynisme, mais bien du sadisme et du plus abject. L'auteur se servant d'une situation si usée, si rebattue, ayant traîné dans tous les plus piètres mélodrames, a voulu la rajeunir par l'obscénité; il n'y a hélas que trop réussi.

La *Tosca* ne pourra que diminuer la réputation de M. Sardou, et nous ne comprenons pas qu'elle ait pu réussir à Paris. Mais plus la pièce est mauvaise, plus on est forcé d'admirer le talent qu'y déploie Sarah Bernhardt.

Éd cependant combien nous la préférons dans *Jeanne d'Arc*.

La pièce n'est pas un chef-d'œuvre, tant s'en faut; trop souvent le vers est banal, manque d'ampleur et d'envergure; mais le soufflé religieux qui l'anime, et le sentiment patriotique qui l'emplit nous serrent le cœur, nous enlèvent et nous transportent d'enthousiasme.

Combien Sarah Bernhardt a été belle dans la "bonne Lorraine;" et quelle admirable incarnation de Jeanne!

Nous ne répéterons pas tout ce qui a été dit et écrit sur elle à propos de ce rôle, nous voulons simplement nous arrêter un moment sur l'acte de la prison, et surtout sur la grande scène avec Lord Warwick.



Lorsqu'au mois de février 1890, le correspondant parisien du CANADA-REVUE lui rendait compte de la première représentation de JEANNE D'ARC à Paris, il lui signalait l'enthousiasme indescriptible qui avait saisi la salle entière quand Jeanne repousse avec horreur les offres de Warwick, et lui prédit le triomphe de la France. Le correspondant montrait l'immense auditoire qui remplissait la salle de la Porte Saint Martin en proie à un véritable délire.

"A certain moment, écrivait-il, de l'orchestre au centre tous les spectateurs étaient debout; les jeunes gens acclamant la grande artiste; les femmes agitant leur mouchoir, lui lançant leur bouquet; les vieillards se sentant tressaillir d'émotion."

Eh bien, cet enthousiasme, ce délire patriotique, cet emballement plus fort que la volonté, nous ont paru faire un peu défaut l'autre soir à l'Académie de Musique.

Certes on a applaudi, on a rappelé Sarah Bernhardt, on paraissait ému, mais il n'y a pas eu cette explosion, cette intense émotion qui vous met sur pied, fait crier les uns et pleurer les autres. Nous nous attendions à la trouver chez des Canadiens-Français qui aiment tant leur ancienne mère-patrie, et qui avaient en plus des raisons particulières et autrement sérieuses que les Parisiens de la Porte Saint Martin pour être profondément enlevés par les paroles prophétiques et vengeresses de Jeanne.

En nous rappelant les applaudissements, les exclamations, les manifestations enthousiastes qui avaient accueilli dans la *Fille du Tambour Major*, l'entrée du drapeau français suivi de quelques soldats, nous nous attendions, lors de la grande scène de Jeanne avec Warwick, à une manifestation bien plus enthousiaste et bien plus justifiée.

Notre attente a été trompée; nous en sommes surpris, et surtout nous le regrettons.

P. DUPUY

Nous offrons nos remerciements les plus sincères, au nom de la famille Lavallée, à M. Alfred De Sève pour sa contribution généreuse de \$15 à la souscription Lavallée. Les noms des souscripteurs seront publiés dans un prochain numéro du CANADA-REVUE.

L'exposition annuelle de la Société des Arts a été inaugurée lundi soir, le 20 courant, aux salles de la Société, Place Phillips. Presque tous les artistes canadiens y ont envoyé leur contribution. Nous citerons MM. Brynner, Dyonnet, Ede, Franchère, Harris, Pinhey, Reid, Sandham, Saint Charles, Woodcock, dont nous avons remarqué les peintures à l'huile, et M. Carl qui expose un buste qui sera apprécié des connaisseurs. De nombreuses aquarelles ornent aussi les murs de la galerie. Nous constatons avec plaisir l'heureux développement que, depuis quelques années, les Beaux-Arts ont acquis parmi nous, et les prix généralement offerts pour cette Exposition sont une preuve de l'intérêt croissant des riches personnes pour tout ce qui touche au progrès intellectuel du pays. L'exposition sera ouverte jusqu'au 9 mai prochain.

## LE PARC SOHMER

La réouverture de ce lieu d'amusements populaires aura lieu le 13 mai prochain. Messieurs Lavigne et Lajoie ont fait construire un immense pavillon pouvant abriter 5,000 personnes, de sorte que le parc sera constamment ouvert, beau temps ou mauvais temps. Des sièges réservés seront placés dans la galerie. On ne saurait vraiment trop louer l'esprit d'entreprise des propriétaires du Parc Sohmer, qui n'épargnent rien pour mettre cet endroit sur un pied d'égalité avec les établissements similaires de l'Europe et des Etats-Unis.

Lorsque le parc fut inauguré durant la saison de 1889, un grand nombre de personnes prédirent que l'entreprise n'aurait pas de succès, et que ses promoteurs n'en retireraient aucuns bénéfices, bien au contraire. Nous sommes heureux de constater que ces prédictions ne se sont pas réalisées, et les dépenses considérables qui viennent d'être faites ne s démontrent que MM. Lavigne et Lajoie ont pleine confiance en l'avenir, et, à notre avis, ils ont absolument raison. Si le Parc Sohmer n'existait pas aujourd'hui, il faudrait le créer.

L'effet moralisateur du Parc Sohmer ne saurait être contesté aujourd'hui, et la meilleure preuve de cet avancé est que les cabarets borgnes où l'on joue aux cartes et à beaucoup d'autres choses, disparaissent peu à peu. On nous informe que lors d'une conférence donnée par l'Union Catholique, un haut fonctionnaire de la cour de police aurait dit qu'il y avait eu durant les deux dernières saisons quatre cent arrestations moins que les années précédentes.

Nous ajouterons que les propriétaires des restaurants et buvettes qui encombraient la bonne ville de Montréal font entendre des doléances, et disent que le parc leur enlève leur clientèle. Tant mieux! On ne saurait trop multiplier ces lieux d'amusements.

Les recettes des trois premières journées de la saison 1891 seront données à l'hôpital Notre Dame.

Concurremment avec l'ouverture du parc aura lieu l'établissement d'un conservatoire de musique, où, pour une somme relativement modique, les nombreux élèves qui se destinent à la carrière musicale auront le privilège de recevoir des leçons des professeurs et virtuoses célèbres qui ont été engagés en Europe par les directeurs du parc. Ces artistes arriveront à Montréal dans les premiers jours de mai. Si l'encouragement ne manque pas, nous pouvons espérer que nous aurons avant longtemps une école nationale de musique, et les nombreux talents qui n'ont jamais pu se développer ici, faute de professeurs et d'écoles convenables, trouveront enfin le moyen de se produire.

Nous souhaitons à MM. Lavigne et Lajoie la plus grande prospérité possible, et au nom de tous les gens qui ne croient pas que le mot progrès soit un vain mot, nous les remercions d'avoir procuré aux citoyens de la métropole du Canada un lieu de divertissement, où tout père de famille peut conduire ses enfants sans crainte. Le choix judicieux des sujets et des divers amusements qui nous ont été offerts durant les deux premières saisons, et le succès qui a couronné l'entreprise jusqu'ici, nous offrent une garantie sérieuse pour l'avenir.

HORS DU CANADA

## LE MAGE—CONTE D'AVRIL

PARIS, 13 Avril 1891.

**L**E MAGE, opéra en cinq actes, paroles de Jean Richepin, musique de Jules Massenet, telle est l'œuvre dont j'ai aujourd'hui à vous parler. Elle excitait, depuis longtemps, l'ardente curiosité des Parisiens, grâce à la collaboration de deux hommes dont les aspirations et les sentiments sont si dissemblables: Le poète Richepin, dont le talent très apprécié affecte surtout l'énergie et la pousse trop souvent jusqu'à la brutalité, le musicien Massenet, qui se plaît à traduire en mélodies caressantes la tendresse et la molle rêverie.

L'auteur de *Nana Sahib* et le compositeur du *Roi de Lahore* se sont réunis par l'amour commun de l'Orient, de ce pays de la lumière, source de toute vie qui a toujours exercé sur nos imaginations de Gaulois des séductions bien plus vives que le sombre merveilleux des forêts de la Germanie.

Le livret que M. Richepin a composé, après en avoir arrêté les grandes lignes avec M. Massenet, est, chose rare, un poème véritable dont les vers seront lus pour eux-mêmes parce qu'ils expriment des idées, parce qu'ils sont colorés, vigoureux, pleins d'une fantaisie originale, et sincères.

*Le Mage* représenté par M. Richepin, c'est Zoroastre ou Zarastra en personne. Le poème montre sous une forme dramatique l'idée qui a fait naître au cœur de l'Asie Centrale, dans les montagnes de Pamir, quelque 2,000 ans avant notre ère, la religion d'Ahoura Mazda, dieu de la vérité et du pur amour, sur les ruines du culte de Djahi, déesse des coupables voluptés.

Au premier acte, on est dans le camp de Zarastra, général des Iraniens, vainqueur des peuples du Toaran, qui se trouve entouré de Touraniens prisonniers. Varedha, prêtresse de la Djahi, tout enflammée des ardeurs de son impure divinité, vient déclarer son amour à Zarastra. Celui-ci la repousse parce que son cœur s'est donné à sa prisonnière, Anahita, reine des Touraniens.

Les souterrains du temple de la Djahi donnent le premier tableau du deuxième acte. Un escalier gigantesque, taillé dans le granit de la montagne, décoré de figures mystérieuses, coapé de sombres cavernes, se perd dans les dessous et dans les frises de la scène. Ce décor est d'un grand effet.

Varedha s'enfonce dans les entrailles du souterrain pour se livrer à sa douleur et fuir le triomphe de Zarastra. Son père, Amron, grand prêtre, lui promet la vengeance.

Le second tableau représente le palais du roi. Zarastra, lui offre ses prisonniers et lui demande de consentir à son union avec Anahita. Le roi consent, mais alors éclate la vengeance d'Amron. Il affirme, et les pontifes appuient son affirmation, que Zarastra est engagée par serment avec Varedha. La prêtresse confirme cette assertion.

Zarastra indigné de la perfidie et des mensonges de ces

prêtres, s'exile après avoir lancé l'anathème contre ces "prêtres qui servent des dieux menteurs."

Au troisième acte, Zarastra, entouré de quelques partisans, s'est retiré sur la Montagne Sainte. Victime du mensonge et d'un amour méprisable, lui, le prophète nouveau, il veut faire régner sur la terre le pur amour et la vérité, il va transmettre au monde la parole de la Divinité.

O mes premiers fidèles,

Avec moi répétez

Un hymne qui vers Dieu s'envole à tire d'ailes  
Comme un oiseau chanteur montant dans les clartés.

..

Heureux celui dont la vie  
Pour le bien aura lutté toujours,  
Car son âme est ravie

Au bonheur éternel des célestes séjours.

Les douleurs qu'il eut sur la terre  
Lui deviendront, là-haut, des voluptés sans fin.  
S'il eut soif, c'est le vin qui toujours désaltère ;  
Et c'est le pain servi pour jamais, s'il eut faim.

O soit divin de celui qui sans trêve

Conte Ahriman aura nourri le feu !

Il va, joyeux, au ciel conquis, vivre son rêve,  
Vêtu de gloire et d'or comme son Dieu.

Resté seul, le Mage pense et regrette Anahita. Il prie pour éloigner les tentations, et Varedha paraît alors. Elle implore le pardon de Zarastra et veut exciter son ambition en lui faisant entrevoir le trône, s'il consent à l'épouser. Il reste impassible: "Son rêve est divin. Il est Mage."

Pour se venger, Varedha lui annonce qu'Anahita, oublieuse et lâche va épouser le roi de l'Iran.

Nous sommes dans le temple de la Djahi, quatrième acte.— Au fond, dans toute la hauteur de la scène, s'élève l'énorme statue de la déesse.

Le ballet qui ouvre l'acte montre une cérémonie d'initiation au culte impudique de la déesse. Puis arrivent les fidèles et les prêtres pour assister à l'union du roi et d'Anahita. Celle-ci se lamente et refuse, mais malgré ses pleurs, le grand prêtre Amron prononce la bénédiction nuptiale, et Varedha annonce à sa rivale que Zarastra connaît sa trahison.

Soudain, un tumulte éclate. Les Touraniens, les guerriers aux barbes rousses et vêtus de peaux de bêtes, envahissent le temple. Tout flambe. Après une mêlée rapide et furieuse, les Iraniens sont exterminés. Un cri de triomphe surhumain s'échappe de la poitrine d'Anahita, libre, reine et vengée.

Au cinquième acte, dans ce même temple de Djahi, où tout est en ruines excepté la statue intacte de l'idole, où sont entassés les corps des Iraniens vaincus, s'avance Zarastra qui gémit sur les malheurs de son peuple.

Bientôt éclatent des chants de triomphe. Ce sont les Touraniens qui promènent Anahita sur une litière. Les deux amants s'expliquent, et se réconcilient, et Zarastra chante son amour pour la Touranienne sur les cadavres des Iraniens ses frères.

Sur l'invocation de Varedha, Djahi fait jaillir des flam-

mes infernales qui dévorent tout, mais qui épargnent le Mage et Anahita. Les dieux nouveaux l'emportent. A ce sp etael: Varedha exhale son âme dans un soupir de rage impuissante.

M. Massenet a profité de ce poème, où M. Richepin s'est particulièrement attaché au sens mystique de son sujet, pour imprimer à l'œuvre nouvelle le caractère de toutes ses œuvres à lui. Il y a prouvé son habileté, son goût délicat, sa fécondité mélodique, sa grâce, et toujours la clarté.

Voilà bien des qualités, n'est-ce pas ? et si quelquefois la force et le souffle obtenu font défaut, c'est qu'on ne peut tout avoir, et qu'il n'y a que le génie qui soit parfois sans tache.

Au premier acte, après le chœur des prisonniers, d'une tristesse et d'une mélodie infinies, une terrible invocation du grand prêtre Amron est magistralement rendue. Le duo entre Zarastra et Varedha renferme une phrase toute brûlante de passion : *Pourquoi ? Pourquoi lui rester rebelle ?* Vient ensuite le duo entre Zarastra et Anahita, traité tout différemment.

Dans les souterrains du temple, le désespoir de Varedha, et les hortations de son père s'exhalent avec une extrême vigueur. Le cri de douleur de Varedha : *Ah ! comme ils déchirent mon cœur*, et la phrase dite par son père : *Descendons plus bas, encore plus bas*, touchent aux limites de l'effet dramatique.

Comme M. Richepin, Massenet a fait du Mage, non un guerrier farouche, mais un mystique ; tel est le caractère qu'il a su donner à sa prédication : *Heureux celui dont la vie*. Aussi le contraste n'est-il que plus accentué quand la tentatrice Varedha vient supplier le prophète de répondre à sa passion. Il y a surtout la phrase si touchante : *Sous les coups, tu peux briser tout mon corps qui l'aime...* qui a produit une profonde émotion.

A signaler au quatrième acte, un chœur à Djthi, une invocation du grand-prêtre et une délicieuse rêverie chantée par Anahita.

Le cinquième acte offre d'abord la plainte de l'orchestre s'exhalant devant les ruines du temple, puis de Zarastra, la plainte de l'orchestre, les pleurs des violons, passent de beaucoup le gémissement humain. Un nouveau duo de Zarastra et d'Anahita cherche l'effet par un artifice un peu vulgaire, à savoir l'alternance, sans prétexte, d'une phrase *fortissimo* avec une phrase *pianissimo*. La scène dernière, d'une machination si grandiose, ne trouve pas dans l'orchestre un appui suffisant.

La mise en scène, les décors et les costumes sont d'une richesse merveilleuse, et qui font le plus grand honneur aux directeurs de l'Opéra. Pourquoi ont-ils attendu la fin de leur concession pour se montrer si artistes et si somptueux ?

Le ballet est du plus joli effet et l'incendie final tout à fait effrayant.

Les interprètes sont excellents, tous.

Mme Fiérens (Varedha), tout entière à son rôle, le chante et le joue avec fougue. Sa voix est étendue, riche, surtout dans le médium.

Mme Lureau-Escalai (Anahita) et M. Vergnet (Zarashtra) chantent à la perfection. Quant à M. Delmar (Amron) son jeu, sa voix et sa personne sont superbes.

Dans le ballet de l'initiation, Mlle Mauri exprime avec une verve infaillible les transports où la jette son initiation.

\* \*

*Conte d'Avril*, comédie en quatre actes et en vers, d'après Shakspeare, par M. A. Derchain, musique de Ch. Widor, jouée à l'Odéon, est une reprise qui a bien sa valeur.

Il s'agit dans *Conte d'Avril* d'un travestissement et de la méprise qui en résulte. Une jeune fille, Viola, déguisée en homme, inspire une violente passion à une grande dame aimée du duc d'Illyrie. Cette jeune fille, elle, aime le duc qui ignore qu'un cœur de femme bat sous le pourpoint du page.

Tout finit d'ailleurs par s'arranger, la grande dame épouse le frère de Viola.

Quant au duc, il ignore cet amour discret qui rôde autour de lui ; à peine quelque mystérieux frisson agite-t-il son cœur.

Où, quand Olivia me repousse et me glace,  
Il me semble parfois que quelque'un prend sa place,  
Qui ? Je ne sais... Je suis à l'aveugle pareil ;  
Ses yeux clos n'ont point vu la splendeur du soleil,  
Mais les rayons dorés qu'il ne peut pas connaître,  
La douceur cependant l'échauffe et le pénètre....  
Ainsi j'ai cru sentir en des instants d'émoi  
Un amour inconnu flotter autour de moi !

Les aubades et les sérénades qu'on rencontre toujours dans ce genre de pièces, M. Widor les a écrites et M. Lamoureux les exécute ; c'est assez dire ce qu'elles valent et combien leur exécution est parfaite.

MARCEL B.....

L'admiration de la postérité, cette tardive couronne des martyrs de l'histoire, n'est jamais en raison directe de la vraie grandeur de l'œuvre accomplie. Ce qui frappe, ce qui éblouit survit seul dans la mémoire des hommes. Les noms de ceux qui inventèrent l'usage du feu, la domestication des animaux, la culture des plantes utiles, resteront à jamais inconnus ; les panthéons historiques ne sont guère peuplés que d'énergumènes, de charlatans et de bourreaux.

LEON METCHNIKOFF.

La Loterie de la province de Québec annonce qu'elle fera deux tirages mensuels à compter du 3 juin prochain. On ne saurait trop louer l'esprit d'entreprise des directeurs de la loterie, et nous engageons fortement les personnes qui envoient leur argent aux loteries étrangères, à prendre des billets de la loterie de la province de Québec, et par ce moyen garder dans le pays le montant d'argent considérable qui est envoyé tous les mois aux États-Unis. La loterie canadienne donne autant d'avantages que les autres, ainsi qu'il est facile de se convaincre en comparant les chiffres. Les dates des divers tirages sont les suivantes : 3 et 17 juin, 1 et 15 juillet, 5 et 19 août, 2 et 16 septembre, 7 et 21 octobre, 4 et 18 novembre, et 2 et 16 décembre.

## LES TRAINES-SAVATES

Nous reproduisons du *National*, de Lowell, Mass., le nouveau journal quotidien fondé par M. Benjamin Lanthier, une chronique intéressante signée *Joseph Toutcourt*. Elle sera lue avec intérêt, nous en sommes certains, par les abonnés du CANADA-REVUE.

“ Trop de grattes-papier ! trop de candidats-commis ! trop de demi-savants ! ” tel est le cri général.

C'est par centaines que l'on compte les jeunes gens qui, du matin au soir, parcourent le pavé des villes, en quête d'une situation, d'une petite place “ sur un bureau. ” C'est en vain qu'ils frappent aux portes, et s'ils usent leurs chaussures, c'est uniquement au profit des cordonniers.

Décidément, les fabriques de demi-savants produisent trop. La marchandise encombre le marché et s'offre à vil prix.

Chaque année, en effet, un nombre très considérable de jeunes gens quittent les bancs du collège, munis de certificats, de diplômes. Tous ont fait des études, tous sont fiers de leur savoir, et voient l'avenir en rose.

Pauvres jeunes gens ! comme ils se font illusion !

Mais la chasse aux emplois va leur ouvrir les yeux. C'est ici que les déboires commencent, que les illusions se dissipent. Ils croyaient, les naïfs, qu'ils n'auraient qu'à se présenter, exhiber leur savoir, étaler leurs certificats, leurs diplômes. Ah ! bien oui ! On ne les écoute même pas, et l'on ne se donne pas la peine d'examiner leurs parchemins. Les portes s'ouvrent et se referment, sans que l'on offre seulement aux jeunes postulants une chaise pour s'asseoir. Les réponses qu'on leur fait ne diffèrent que par la forme.

“ Vous voulez une place ? Il n'y en a pas. — Allez plus loin, nous n'avons besoin de personne. — Il y en a 393 inscrits avant vous, Monsieur ; vous serez le 394. — Repassez dans un an ou deux, mon ami, on verra. — Notre personnel est au complet, etc., etc. ”

Ailleurs encore, on leur demande : “ Savez-vous l'anglais ? ”

Le candidat, qui a appris quelques bribes de cette langue, n'ose répondre ni oui ni non.

Telles sont les déceptions cruelles qui chaque jour attendent le candidat en quête d'un emploi.

Pour quelques places vacantes dans les banques, dans les administrations, ils sont des centaines qui se disputent le rond de cuir. Et que d'infortunés sans espoir de succès ! Combien parmi eux dont les parents, dans la gêne, se sont imposé de lourds sacrifices pour leurs études, et, celles-ci faites, doivent continuer à nourrir ces pauvres enfants, qui ne rapportent rien ! Que de misère réelle dans les familles à cause d'une pareille situation !

Et chaque année les places deviennent plus rares, parce que le nombre des candidats grossit. Chaque année les collèges, qui se sont eux-mêmes multipliés, lancent sur le pavé des centaines de meurts-de-faim en plus !

Et l'on crie au scandale quand quelqu'un ose écrire ou dire que les collèges classiques sont trop nombreux. Certes, il faut l'instruction pour tous ; mais de grâce n'exagérons rien. Une bonne instruction primaire suffit pour le grand nombre, pour la plupart. Formons moins de demi-savants, mais formons des ouvriers instruits, des ouvriers capables.

Le travail manuel est actuellement le plus rémunérateur et le plus accessible à tous. Le travail manuel laisse l'esprit plus libre que le travail abruti d'un buraliste, d'un copiste.

Un bon ouvrier peut espérer devenir un jour son propre maître, il a la parole libre, le geste libre. Dans les bureaux on ne fait que changer de rond de cuir. Il faut obéir aux sous-chefs, puis aux chefs, aux contrôleurs, aux inspecteurs, aux sous directeurs, aux directeurs. Il faut contenter tout le monde et son père ! Il faut souvent, avec le plus grand soin, tenir ses opinions en poche ; il faut se taire quand on voudrait parler et parler, quand on voudrait se taire.

“ Ah ! si l'on savait tout cela d'avance, murmurent certains parents ! Si nous avions su d'avance que notre Pierre ou notre Paul aurait tant de mal à se caser pour gagner une croûte de pain, certes nous en aurions fait un bon et brave ouvrier. ”

Combien regrettent trop tard de n'en avoir point fait de bons ouvriers plutôt que des déclassés sans emploi d'“ trains-savates ! ”

JOSEPH TOUTCOURT.

Petit dictionnaire drôlétique :

*Charmeuse*. — Femme qui sait dompter tous les serpents, excepté celui de la jalousie.

*Faiblesse*. — La force de l'homme.

*Force*. — La faiblesse de l'homme.

*Potence*. — Le plus désagréable des instruments à corde.

Les feuilles comme les reines meurent dans l'or et la pourpre.

Le 1<sup>er</sup> janvier : un jour où l'homme bat le rappel de tous ses souvenirs et fait donner la vieille garde de tous ses sentiments.

L'animal meurt quelquefois de chagrin ; l'homme, qui est d'une essence supérieure, se laisse consoler.

Les cœurs aimants aiment pour aimer. Ils font de l'art pour l'art.

Heureux ceux qui ont la passion de la pitié, car ils seront rassasiés.

Supporter la vie, c'est une science. L'aimer, est une force.

MME VALYÈRE.

Nous apprenons que le journal illustré, *Les Soirées Littéraires*, fondé et dirigé depuis douze ans avec une habileté reconnue par notre confrère de Paris, M. A. CLAVEL, vient d'être cédé à une direction nouvelle, prête à faire tout le nécessaire pour en continuer le succès.

Mais, loin de rester inactif, notre confrère ne fait que changer son mode de relations avec les amateurs de lecture de tous les pays, et annonce l'apparition très prochaine d'une nouvelle revue parisienne à cinq francs par an, pour tous pays.

Cette publication sera d'une originalité particulière, et les cinq mille premiers abonnés auront, entr'autres attractions, la faculté, incroyable mais très réelle, de pouvoir gagner cent francs en espèces en possédant un titre entièrement libéré, solidement garanti, amorti par des tirages publics, et muni de 12 coupons de participation aux bénéfices d'une importante Société financière.

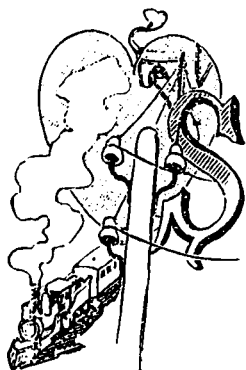
Pour être certain d'arriver en rang favorable, on peut dès maintenant adresser sa souscription (5 fr. pour tous pays) en mandat, chèque, timbres ou papier monnaie, à M. A. CLAVEL, Directeur, toujours mêmes bureaux, 36 Rue de Dunkerque, à Paris, et le premier Numéro du journal avisera bientôt de la réception, en donnant tous les renseignements nécessaires.

Avec un pareil appoint, il est facile de prédire à notre confrère le grand succès de sa nouvelle publication.

## LES SIX MONSIEUR DUBOIS

## CHAPITRE PREMIER

Où bien des gens se rencontrent qui ne se quitteront plus que difficilement.



UR le quai désert, le disque tourna, s'abattit avec un bruit sec; la sonnette tintait au télégraphe, puis un coup de cornet chanta dans les lointains sa note prolongée.

Le train omnibus, venant de Paris, était signalé.

Aussitôt, du buffet-hôtel, situé dans la gare même, un garçon de restaurant, blême, maigre, avec des moustaches — un tablier blanc au ventre — sortit en dandinant sa grâce provinciale, puis regarda

vers la gauche, se faisant, d'une serviette qu'il tenait à la main, un abat-jour improvisé contre les rayons rouges d'un soleil au déclin.

Septembre finissait; il était sept heures du soir.

Le convoi allait s'arrêter vingt minutes; c'était le moment du coup de feu, du diner hâtif, des bouillons trop chauds et des plats longs à venir...

— Joseph! glapit une voix suraiguë à l'intérieur.

— On y est, on y est, grogna le garçon en haussant les épaules.

Un roulement sourd avançait sur l'horizon, d'abord insaisissable, puis douteux, puis perceptible, continu, affirmatif, ébranlant la terre; enfin, violent, il emplit l'espace, souverainement.

Un coup de sifflet brusque, impérieux, coupa ce tonnerre, — et, crachant sa fumée noire, la locomotive époumonnée déboucha du tunnel, tirant une file tortueuse de wagons entraînés.

— Les v'là! cria Joseph.

Dans un halettement de repos mérité, la machine stoppa au quai; des portes battirent; et, de trois voitures de classes différentes, — secouant leurs jambes engourdies, cinq voyageurs descendirent à la fois.

— C'était tout.

— Quatre pelés et un tondu, murmura Joseph, on n'aura pas besoin d'allonger les sauces...

Puis, d'un geste gracieux, il indiqua le buffet à ces "Messieurs," et rentra derrière eux.

— Mourlac! vingt minutes d'arrêt! avertissait une voix qui se faisait lointaine.

— Mourlac! vingt minutes d'arrêt!...

Dans la salle du buffet, derrière une espèce de comptoir en bois noir, surmonté de marbre blanc, encombré de vaisselle, d'argenterie et de flacons multicolores, trônait celle que, quinze ans plus tôt, on appelait encore la belle Mme Machu, et pour qui tous les commis voyageurs de Paris à Marseille étaient plus ou moins morts d'amour pendant vingt-cinq années.

Elle restait imposante et sévère, comme il convient aux ruines, dans la mélancolie du passé.

Plus loin, une immense table d'hôte de trente couverts offrait, sans conviction, son éternel



d'écot de vases ornés de fleurs artificielles, de hauts compotiers chargés de pommes et d'oranges, et ses assiettes de biscuits poudreux, symétriquement empilés; les sucriers de verre où grouillait, montait et descendait, bourdonnante, affairée, une armée de mouches en maraude; des plats de viandes froides, veau, rosbef et jambon, d'une couleur douteuse et d'aspect lamentable; puis les bouteilles sans bouchon, les carafes jaunies; et tout cela si connu, si déjà vu, si gris de ton, qu'il fallait bien des appétits de dix heures de route pour n'être pas découragé, éccœuré, rien qu'au premier coup d'œil.

Silencieux, les cinq voyageurs s'assirent au même bout de cette table morne; mais chacun s'isolait à dessein, laissait entre son voi-in et lui-même une place vide, par ce sentiment instinctif de méfiance devant des inconnus, inhérent à l'humaine nature.

D'ailleurs, ils étaient tous, cela frappait le regard, disparates de manières, disparates d'habitudes, et semblaient peu accessibles à ces sympathies subites qui, parfois, en voyage, sautent, sans crier gare, aux cœurs impressionnés des gens d'un même monde.

Ils s'étaient jetés sur les premiers plats servis et mangeaient à la hâte, avec des gestes rapides; cependant, par en dessous, ils se considéraient, et des sourires moqueurs ajoutaient, par instants, une grimace de plus à leur mine renfrognée.

Chacun avait l'air de se dire à part lui: "Mon Dieu! que je suis donc supérieur à tous ces êtres-là!..."

Le premier qui éleva la voix appela le garçon.

— Gassonne, vôtez-vous d'ôner le carafe à moà?

Les quatre autres aussitôt braquèrent sur lui des regards noirs, et tous poussèrent un petit grognement qui signifiait sans nul doute:

— Allons, bon! un English... il y en a donc partout de ces vilaines bêtes!

L'Anglais ne parut point troublé, et les fourchettes retombant dans les plats recommencèrent leur musique acharnée.

— Messieurs, il n'y a plus que cinq minutes... prononça Joseph, en versant dans les tasses un café suspect.

Tous se précipitèrent sur les sucriers, au grand émoi des mouches, quand un employé de la gare entra dans la salle tenant à la main un papier bleu.

— Une dépêche pour M. Dubois...

Alors, les cinq voyageurs, lâchant leurs tasses, se retournèrent simultanément, et tendirent tous la main, en disant d'un ton de voix pareil:

— Donnez, — c'est moi!

Ahuri, l'employé recula; Joseph, stupéfait, laissa choir une assiette, et Mme Machu, appuya ses gros doigts d'aplomb sur le marbre blanc de sa caisse, se leva pour mieux voir.

Les cinq, la main toujours tendue, se considéraient d'un œil stupide.

— Monsieur Dubois? répéta machinalement l'homme du télégraphe.

— C'est moi!

— C'est moi!

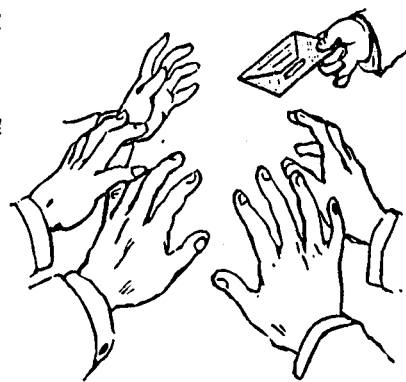
— C'est moi!

— C'est moi!

— C'est moi!

— Tout le monde s'appelle donc Dubois, à présent?..... Arrangez-vous!

Et l'employé, pris de vertige, jeta la dépêche au



milieu de la table, et sortit en courant, les mains aux tempes.

— Dame! il n'y a pas qu'un âne... *et cætera!* ricana irrévérencieusement l'indépendant Joseph, qui s'amusait un peu dans son service, pour la première fois de sa monotone existence.

Mais une main sournoise s'avancait sur la table pour saisir la dépêche abandonnée; aussitôt quatre autres mains s'abatirent à la même place, dans un but semblable; et, tombés en arrêt, les pattes en avant, encore une fois tous se contemplèrent en chiens de faïence.

Enfin, l'un d'eux formula :

— Alors, décidément, messieurs, nous nous appelons tous : *Monsieur Dubois?*

— Florimond Dubois.

— Antony Dubois.

— Saturnin Dubois.

— Rigobert Dubois.

— Et Théodore Dubois, compléta celui qui venait d'interroger.

Or, il n'y a pas de prénom inscrit sur la dépêche...

— Comment faire? car, enfin, elle peut être confidentielle...

— Assurément.

— Réfléchissons.

— Messieurs Dubois... il n'y a plus que deux minutes, hurla Joseph, délirant.

— Diable!

— Fichtre!

— Bigre!

— Sapristi!

— Nom d'un chien!

C'était l'*English* qui avait lâché : Nom d'un chien! — et d'une façon absolument parisienne.

Son voisin l'interpella :

— Je vous croyais Anglais, vous?

— Oh! yes... quelquefois, mais pas toujours...

Cette réplique, inattendue et mystérieuse, augmenta l'hébétéude générale.

Tout le monde devenait idiot.

Joseph trouvait cela plus raide que de jouer au bouillon...

Il regarda la pendule :

— Plus qu'une minute!

Les cinq sursautèrent... — Tirons au sort!

— Accepté!

Le garçon jeta dans une soupière cinq cure-dents de longueurs différentes.

Théodore Dubois eut la main heureuse, et pêcha le plus long.

Au dehors, sur le quai, la sonnette tintait furieuse.

— C'est l'heure, messieurs! malgré tout le chagrin que j'éprouve à me séparer de vous... c'est l'heure!

Théodore Dubois, solennel, décrochait le télégramme.

Dans un silence d'angoisse, il lut tout haut ceci :

“Urgence. Attends-moi en gare de Mouriac. J'accours. Evénements graves.

“Signé : MARIE.”

— Ma cousine! dit Rigobert.

— Ma tante! cria Saturnin.

— Ma sœur! clama Antony.

— Ma marraine! soupira Florimond.

— Ma bonne! balbutia Théodore.

— Votre bonne vous tutoie donc?

— Par dépêches, oui, c'est moins long, donc moi is cher... vous comprenez?... l'économie...

— Ah! parfaitement!

— Je reste et j'attends! déclara Florimond.

— J'attends et je reste! prononça Théodore.

— Moi aussi! appuya Antony.

— Moi de même! confirma Saturnin.

— Moi itou! conclut Rigobert.

— Ohé! la coterie! faites descendre les bagages!... Vos billets, vos bulletins, messieurs, vite!... vociférait Joseph, ravi de conserver plus longtemps d'aussi surprenants voyageurs.

Les malles précipitées à terre, le train jeta son cri strident d'adieu, et s'éloigna rapide, laissant derrière lui les cinq monsieur Dubois, perplexes et bouleversés.

— Et maintenant, gentilshommes, proposa cyniquement Joseph, si vous recommenciez à dîner?

## CHAPITRE II

Dans lequel on fait connaissance. — Les hommes racontés par eux-mêmes. — Tous riches.



ANS combien de temps arrive le premier train venant de Paris?

— Dans cinq heures, — à minuit dix.

Le jour baissait.

Se risquer, au crépuscule, dans des voyages de découvertes et d'explorations par une ville inconnue, n'avait rien de tentant, et Mouriac est funèbre; les poules couchées, les lumières s'éteignent.

Il fallait se résigner à compter les heures d'attente, campés au petit bonheur dans ce buffet de gare perdue.

Comme l'avait proposé le garçon, les Cinq se mirent à table.

Ils se refusèrent à manger de nouveau, tout appétit coupé par les grosses nourritures, absorbées en hâte, et bien aussi par les émotions successives des dernières minutes; en revanche, ils se mirent à boire et d'un entrain qui prouvait chez un chacun de bonnes habitudes et des capacités honorables...

Des flacons étaient morts...

Alors, ils se regardèrent, curieusement, l'œil allumé, le nez rose, mais cette fois, bien en face et sans haine.

Et rien qu'à les entrevoir, un enfant, avec son son d'observation, eût vite deviné que leurs cœurs attendris s'emplissaient lentement d'intentions candides, de rêves généraux d'universelle paix, et qu'ils étaient proches les épanchements lyriques, et proches les confidences sentimentales, et les effusions d'âmes abandonnées.

Maintenant ils brillaient de se connaître les uns les autres, de se présenter réciproquement et de se raconter leurs premières amours.

Done, ils se considéraient, bénévoles; et les voici tels qu'ils s'apercevaient :

Le premier à gauche, se tenait Florimond Dubois.

Florimond (trente ans environ) était petit, maigre, la face rasée jusqu'au bleu, les cheveux longs et plats, l'air égaré, un air *plus loin*, hors de terre. Dans la vie de tous les jours, son allure était baroque: il allait, hésitant, nerveux, moitié marchant, moitié dansant, ou trépinait sur place; et l'on eût dit qu'éternellement il entraînait dans de l'eau froide.

Le second, c'était Saturnin Dubois.

Ce devait être pour confirmer une fois de plus l'antique proverbe: les extrêmes se touchent, — que le hasard avait placé aux côtés du sec Florimond le gras Saturnin.

Gras, non gros, d'un ensemble parfait de proportions, et réjouissant à voir, pondéré, juste à point, criant l'admirable santé, la sérénité physique, sans mélange, sans un



trouble jamais. Le visage était imberbe, malgré l'âge, quarante ans à peu près, et rose, d'un agréable rose, un teint de jeune fille par un matin d'avril qu'il fait un peu de vent.

Mais aussi quelle précieuse méthode affirmait son moindre geste à propos des moindres choses!

Comme, en voyage, il évitait les courants d'air; en wagon, il tirait de temps à autre un thermomètre de sa poche, et quand la température dépassait dix-huit degrés, il abaissait une glace, peu à peu, graduellement.

Au dîner, calme — parmi ses voisins fébriles, les yeux fixés à l'horloge — il avait flairé, reniflé, examiné, analysé, pesé chaque aliment avec un soin extrême.

Et, comme un chimiste au laboratoire, quand il goûtait un vin, il paraissait, rien qu'à tourner sa langue, en deviner toutes les provenances, franchises ou suspectes, et toutes les parentés, plus ou moins légitimes.

Pourtant il était chauve.

Chauve aussi Théodore, chauve, outrageusement chauve.

Quand il allait tête nue, cela devenait indécent. C'était trop nu, plus nu que nature...

Mais il avait sur les joues de beaux favoris poivre et sel, indiquant la cinquantaine.



Lui n'était pas gras, il était gros; plus que gros, énorme d'une encombrance autoritaire, d'aspect vulgaire et naïf, suant la bourgeoisie dans ce qu'elle a de bête, le parvenu gavé, l'être insipide, qui parle de son argent avec extase, et méprise tout ce qui n'est pas d'or, — ou doré.

Enfin, il avait le nez en l'air, et des bagues à tous les doigts.

Rigobert (l'English) passait ordinairement pour joli garçon: grand, blond, mince, la barbe pâle, décolorée, mais très longue, les cheveux rares, habilement groupés. Il pouvait compter de trente à trente-cinq ans.

A lui seul, ses compagnons de table témoignaient encore quelque froideur méfiante, en cette heure de fièvre sympathique.

Où ou non, était-il Anglais?

S'il l'était, pourquoi prononcer Nom d'un chien! comme un indigène de la Villette, et surtout répondre qu'il ne l'était pas toujours.

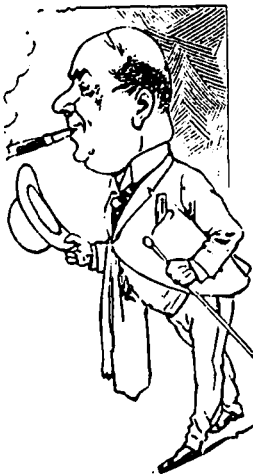
Cet individu restait mystérieux, en vérité.

Or, qui dit mystère pense faute ou crime...

Était-ce un filou, un pickpocket, un caissier en fuite, un assassin?

Tous s'éloignaient.

Un conspirateur, peut-être?



Tous se rapprochaient.

Lui buvait du gin et des sherry-brandy.

Le cinquième Dubois, Antony, était un formidable gaillard d'une trentaine d'années; des cheveux drus et ras coiffant en casque, un front bas, étroit; une mâchoire d'ours, et, là-dessous, six pieds de taille, et du poil partout.

Cet homme tenait de la brute, du militaire, du maquignon, avec des poses de forain amonçant la galerie.

Il semblait étonnamment robuste et l'était réellement.

Tels, au physique apparaissait les Cinq.

A présent, ils se groupaient autour de la cheminée, où le garçon Joseph avait jeté des brassées de javelles qui s'embrasaient, crépitantes; car la soirée, brusquement, avait fraîchi, et des brumes épaisses, mêlées à de la nuit, descendaient sur la gare, dans le vaste silence des campagnes endormies...

— Messieurs — commença Florimond, dansant d'un pied sur l'autre, mais d'une voix, savamment — messieurs, notre cas, à la fois général et particulier, représente exactement le burlesque dans l'inconceivable; c'est le vrai, le vrai qui fait un pied de nez au vraisemblable; en un mot, pour parler une langue simple, notre commune aventure ravonne prismatiquement dans une coruscation d'inouïsme fabulatoire.

Où, messieurs Dubois, je vous le dis en vérité, la parole a été donnée à l'homme pour mentir, ou tout au moins parler et correspondre; de plus, la société fait le charme et l'ornement de la vie...

Eh bien! qu'attendons-nous? Victimes également railées d'un hasard ironique, fusionnons, mes frères; oublions nos amertumes de compagnie, et de nos cinq ennuis faisons une seule joie.

Racontons des histoires, choquons nos verres, tapons-nous sur le ventre...

Soyons amis, Dubois, c'est moi qui vous convie. Hein?

— Aho! yes! répliqua Rigobert, mais il était néces? saire, d'abord, une formalité de présentéchiçonne, very indispensable, master Florimond, autrement, cela était improper, gentlemen, improper and populaire. Voilà.

— Eh bien, proposa Théodore, présentons-nous, chacun à notre tour, au reste de l'assemblée.

Exposons nos qualités et professions, si nous en avons; c'est la chose la plus facile au monde.

— Allons-y, accepta le robuste Antony; et, si vous le voulez, je commence; vous connaissez mon nom qui est le vôtre, mon prénom qui est moins commun.

Je ne fais aucun métier, étant riche.

Ce que je suis n'est pas compliqué, cela se traduit en un mot: Je suis fort. — étonnamment fort; l'Hercule moderne, quoi!... Boxe, savate, canne, teuret, en tout cela, j'excelle, je suis passé maître, et il y a longtemps.

... Et je voyage à travers la planète pour tâcher de découvrir quelqu'un de plus fort que moi.

Il y a dix ans que je vais, de-ci de-là, dans cette intention; je n'ai pas encore trouvé ce quelqu'un.

Aujourd'hui, je ne reviens à Marseille, toujours dans le même but... A Marseille, tout le monde est fort — paraît-il — horriblement fort...

A présent vous me savez par cœur, et tout entier.

— Gentlemen, débita Rigobert, je suis un avocat... un avocat bizarre, curieux... excentrique avocat.



Il était de mon sentiment de ne défendre jamais que des causes honnêtes... alors je n'ai jamais plaidé.

Je vais à Marseille pour trouver une cause honnête...

Dans Marseille, tout il était honnête et les personnages aussi.

Et je suis Anglais aujourd'hui, parce que ce était lundi... monday...

Il y eut un silence.

Puis Saturnin se leva et se fit l'interprète de la pensée commune :

— Gentleman, ou nous devenons idiots, ou vous êtes toqué, maboul, very toc-toc, and loufoe, if you please.

L'alternative est cruelle, mais absolue. To be or not to be...

Nous ne vous comprenons pas, pas du tout, unt understanding!

— Mylord, je suis d'une nature éminemment cordiale, donc je vous répondrai par des éclaircissements. Chercher une cause honnête ne constitue ni un art, ni une profession, ni un métier, ni même un passe-temps.

Bien souvent l'ennui, le spleen, venait visiter mon moâ.

De plus, j'ai pour tous les peuples de la vieille Europe, une admiration égale, and considérable.

Alors, pour distraire mon moâ, et rendre mon personnel hommage aux nations réunies, je suis Anglais le lundi, comme vous voyez; Allemand le mardi; Italien le mercredi; Espagnol le jeudi; Belge le vendredi (jour maigre); Russe le samedi...

— Et le dimanche?

— Le dimanche, je me repose... je suis french... français.

— Nécessairement, vous parlez toutes ces langues?

— Oh! non, point du tout, — l'accent suffit.

— Eh bien, vous êtes cocasse, vous! dit Antony.

— Oui, cocasse, j'espérais être cocasse.

Être cocasse, c'était le rêve à moâ.

Je suis présenté, gentlemen; God save the queen!

A son tour, Saturnin prononça son petit discours:

— Je suis médecin, messieurs, et ma science est très grande; mes diplômes le prouvent, si tant est qu'un diplôme puisse prouver quelque chose.

La jalousie de mes collègues au surplus ferait foi.

Mais pourquoi, pour qui suis-je médecin? Pour moi-même.

Les malades me préoccupent très peu, — car je suis riche.

Je n'ai étudié la médecine que dans ce but unique, et dès ma prime jeunesse absolument déterminé: de me soigner moi-même, et de veiller à toute heure sur ma personne, avec une tendre sollicitude.

Je ne suis pas un médecin, je suis *mon* médecin.

Aujourd'hui, cependant, je m'écarte un peu de mon programme. Je m'en vais visiter à Marseille un vieillard très malade, que je puis guérir si je veux.

Mais je vais à Marseille, parce que, avant d'être appelé par ce désespéré (tous les malades sont désespérés à Marseille), j'avais déjà l'intention formelle de voyager, pour mon plaisir et pour la bonne économie générale de mon tempérament, dans le Midi de la France.

Autrement, il pouvait mourir.

Vous êtes fixés sur mon compte.

Un point, c'est tout.

— Vous êtes une belle âme, et comme je vous comprends! répliqua Théodore, qui se souleva péniblement sur sa chaise pour serrer la main du docteur personnel.

Moi aussi, je vis pour moi, et je m'en congratule.

Jadis, j'ai fait fortune dans le commerce des queues de billard, une fortune énorme.

C'est toute ma vie, et que seréine elle pourrait être! Mais, hélas! dans ce beau fruit, il est un ver; j'ai un cheveu dans ma soupe, un malheur dans mon existence, — c'est ma bonne.

— Celle qui vous tutoie?

— Par dépêche, seulement... oui.

Installée chez moi, depuis des ans, elle refuse de déguerpir. Je ne puis pas la mettre dehors; j'ai essayé de tous les moyens. J'ai été battu dans toutes les rencontres...

Alors, messieurs, alors, je voyage pour éviter ma bonne, pour l'oublier... La misérable m'a réduit au vagabondage... et voici que, ce soir, je crois qu'elle me poursuit, et je l'attends, comme vous savez, n'osant plus rien... tel l'oiseau fasciné par l'approche du serpent... Plaignez-moi.

Il se tut, accablé.

Florimond se leva, solennel.

— Homme fort, homme de loi, homme de science, bourgeois, — vous tous, — apprenez-moi: Je n'obéis qu'à ma libre fantaisie, étant riche; je suis ici parce que je ne suis pas ailleurs...

(Je suis prête et comédien, comme le furent avant moi (chronologiquement) le divin Shakespeare et l'immortel Molière...)

J'ai dit.

— A la vôtre! messieurs, cria Antony en tendant son verre.

Et l'on but.

Les Cinq étaient présentés; et, tels quels, s'agréaient au passage, sans réserves, avec confiance, se sachant "tous riches!"

(A suivre)

Il y a conjuration permanente contre l'original, voilà ce qu'il faut se fourrer dans la cervelle. Plus vous avez de couleur, de relief, plus vous heurtez. D'où vient le prodigieux succès des romans de Dumas? C'est qu'il ne faut pour les lire aucune initiation, l'action en est amusante. On se distrait donc pendant qu'on les lit, puis, le livre fermé, comme aucune impression ne vous rest: et que tout cela a passé comme de l'eau claire, *on retourne* à ses affaires.

Enfin me revoilà en train! Ça marche! la machine retourne; ne blâme pas mes refroidissements, bonne muse, j'ai l'expérience qu'ils servent, rien ne s'obtient qu'avec effort, tout a son sacrifice. La perle est une maladie de l'huître et le style peut être l'écoulement d'une douleur plus profonde.

GUSTAVE FLAUBERT.

On annonce aujourd'hui la création d'une troisième corporation d'artistes qui risque fort d'éclipser, par le grand nombre, la société du Champ-de-Mars et celle des Champs-Élysées. C'est la société des refusés.

Ils sont quatre mille, cette année, quatre mille qui ont été impitoyablement écartés — non plus de la cimaise — mais évincés jusqu'au frises!

On comprend que cela les défrise un peu.

Le chiffre de ces victimes est véritablement formidable. Jamais ces peintres n'ont dû voir le grand art sous des couleurs aussi noires.

Plusieurs impressionnistes sont en danger. On craint pour eux cette terrible impression. Ils se consolent de leur malheur, il est vrai, en agrandissant le salon des refusés.

On y refusera du monde!



Ne grondez pas la cuisinière, mais achetez des

THÉS et des CAFÉS chez  
**EDMOND & BELHUMJUR.**

Vous aurez pleine et entière satisfaction.  
No. 144 RUE SAINT-LAURENT,  
BAGISSE DRAPEAU & SAUVIGNAC.

**TRUDEL & DEMERS**  
—LIBRAIRES, PAPETIERS—  
Fournitures de Bureau.  
1611 RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL.

**RENAUD, KING & PATTERSON**

—FABRICANTS DE—  
**MEUBLES DE CHOIX ET DE LITERIE.**  
652 RUE CRAIG,  
MONTREAL

IMPORTATEURS DE  
Couchettes en cuivre et en fer, meubles  
autrichiens en bois courbé et meubles  
en rattan.

**F. ED. MELOCME** \*  
Ancien élève de M. N. BOUSSASSA, et  
professeur à l'École des Arts  
**ARTISTE - PEINTRE,**  
Décorations d'édifices publics : religieux et civils.  
Residence : 43 rue des Allemands.  
Atelier : 7 RUE STE-JULIE.

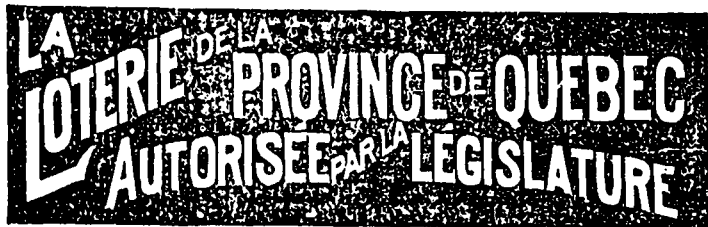
**L. N. MILLER & Cie.**  
Agents Généraux,  
184 RUE ST. JEAN, QUEBEC.  
Messieurs MILLER & CIE se chargeront de  
la perception de toutes les dettes qu'on voudra  
bien leur confier à Québec et dans les environs.  
Ils fourniront les meilleures références aux  
manufacturiers et autres personnes qui voudront  
bien leur honorer de leur confiance.



EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR  
Musique en feuilles, Partitions d'Operas, Recueils de Melodies et Chansons.  
1615 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

NOUVEAUTES MUSICALES,  
**MUSIQUE VOCALE.**  
Valse des Papillons (Vandergeten)....60 cts.  
La même à deux voix ".....60 "  
Sanctago, Valse espagnole, (Cobin) pour  
soprano et ténor.....60 "  
Poème des Souvenirs, recueil de 10 jolies  
melodies pour chant et piano par E.  
Weller..... \$1.00  
En vente chez EDMOND HARDY, marchand et importateur de Musique et d'instruments. Son  
agent au Canada pour la célèbre maison Mahillon de Londres et Bruxelles. 1615, N.-Dame, Montréal

**MUSIQUE POUR PIANO.**  
Au Bonet, (Gisard)..... 60 cts  
Les Voix de la Cathédrale, fantaisie,  
(Frison)..... 60 "  
Valse du Ballet Michel Strogoff (Gro-  
glant)..... 50 "  
Rossignol et Frouvette, mazurka de con-  
cert, (Labaye)..... 75 "



Onzième Tirage Mensuel, 13 Mai 1891

3134 LOTS  
VALANT \$52,740.00  
GROS LOTS  
VALANT \$15,000.00

Le Billet - - - - \$1.00  
11 Billets pour - - - \$10.00

Demandez les échantillons.

**NOMENCLATURE DES LOTS**

1 Lot valant	\$15,000.00	\$15,000.00
" "	5,000.00	5,000.00
" "	2,500.00	2,500.00
1 " "	1,250.00	12,500.00
2 Lots	500.00	1,000.00
5 " "	250.00	1,250.00
25 " "	50.00	1,250.00
100 " "	25.00	2,500.00
250 " "	15.00	3,750.00
500 " "	10.00	5,000.00
<b>LOTS APPROXIMATIFS</b>		
100 Lots valant	\$75.00	\$7,500.00
10 " "	15.00	1,500.00
100 " "	10.00	1,000.00
911 " "	5.00	4,555.00
912 " "	5.00	4,545.00
Lots valant		\$52,740.00

**S. E. LEFEBVE, Gerant,**  
81, rue St-Jeques, Montreal, Canada.

**LUCIEN FAMELART**  
TAXIDERMISTE DE PARIS  
539 RUE ST. URBAIN, MONTREAL

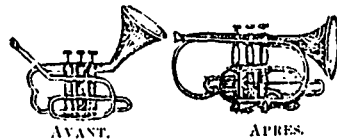
**LECONS DE TAXIDERMIE**  
Montage d'Oiseaux, Mammifères, Reptiles et Pois-  
sons, Trophées de chasse, Montage de Bois de  
Céris, de Chevreaux, de Caribous, d'Orignaux,  
etc., Oiseaux pour Modes, Panoplies pour Salons,  
Préparation et entretien de Collections pour  
Musées scolaires.

**ARCHAMBAULT**  
Photographie Artistique  
1662 RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL.  
Spécialité de portraits grandeur nature au pastel  
et en ymn.

**Dr. J. G. A. GENDREAU**  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
20 RUE SAINT-LAURENT.  
Extraction de dents sans douleurs. Dentiers  
faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Telephone Bell 2818.

**J. A. DUQUETTE**  
PROFESSEUR DE VIOLON  
164 RUE ST. CONSTANT,  
MONTREAL.  
M. DUQUETTE donne des leçons de violon,  
de solfège, d'accompagnement et de man-  
doline.

**J. V. THEORET**  
AGENT D'ASSURANCE  
FEU, VIE ET ACCIDENTS.  
ARGENT PRÊTÉ SUR IMMEUBLES.  
PROPRIETES A VENDRE  
349-RUE DELISLE-349  
MONTREAL.



**GEORGE VIOLETTI**  
Fabricant et Importateur  
D'Instruments de Musique  
Harpes à vendre et réparations de toutes sortes.  
1635 rue Notre-Dame, MONTREAL.

**A. J. H. ST. DENIS, L.L.B.**  
NOTAIRE.  
No. 25 RUE ST. GABRIEL,  
Rés. 1518 Ste. Catherine, MONTREAL.  
B. H. Telephone 2630.

**ARGENT A PRETER**  
à 5.5% et 6 pour cent.  
**A. FILIATRAULT,**  
312 RUE CRAIG, MONTREAL.